

Violation de frontières

Autor(en): **Imer, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **81 (1978)**

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684693>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Violations de frontières

par André Imer

Le dit d'esclandre

Tout dire

Dire tout ce que tu penses à coups de poing sur
la table à coups de gueule sur les toits

dire les chardons ardents et les dragons de feu
dire ta rage et ta violence et tes blessures profondes
tes tripes et tes humeurs tes cauchemars et tes transes

dire les loups blancs de l'angoisse les lions de ta
rogne et à tout un chacun les moutons noirs du rut
et leurs brebis galeuses du scandale et du stupre

dire les mensonges trop longtemps retenus et les
mensonges des autres tout ce qui te fait mal et tout
ce qui te heurte et à la face de tous l'éternelle
caravane de tes plaintes et de tes droits vendus

dire les oiseaux qui meurent et ton goût de la vie
la souffrance ineffable au-delà des souffrances
le fer qui te transperce et la roue qui te roue
la fange de tes bas-fonds et l'âpre volupté de tous
tes bons plaisirs

dire à hue et à dia ce qui devrait se dire mais que
personne n'ose dire et à tort et à travers tes
travers et tes torts

dire l'enfer de l'instant et le bruit sourd de tous
les coups portés

dire leur fait aux fripouilles aux larbins et aux
bourreaux et dire ton innocence où vont se confondant
toutes les innocences

dire tous les amours faits et les amours défaites
toutes les hontes bues et les hontes à venir et
toutes ces démissions qui te brûlent les joues

dire à l'envi tes peurs et ta peur de l'oubli
les termites de l'ennui tes fièvres et tes sueurs
et face à la Vérité toutes tes vérités

Mais dire aussi à tous les beautés de l'érable et les
pavots qui flambent la pluie qui battait dru et le
vent qui l'essuie toutes les neiges tombées et les
cerfs de l'automne les alezans recrues et tous leurs
mors aux dents les alizés vaincus et les rives abordées

Dire la fin des étés et les chatoiements fauves des forêts
engourdies les anges magnifiques et les démons qui tremblent
et tous ces yeux éblouis que crève la lumière
de ses fuseaux d'aurore

dire les roses et les prêles les bateaux et les îles
les marais endormis et leurs franges de bouleaux
la joie folle des revoirs et tes noces païennes
et jusques à plus soif les channes du désir

dire le pain que tu mâches et le vin que tu bois
et l'ail aussi et le thym le fenouil et le gui
les saisons qui renaissent et les chalands qui passent
et pour la bonne bouche l'eau rapide des moulins

dire sur la foi de ta vie la grâce des gazelles
les femmes des moissons et celles des vendanges
les longues traînées sanglantes des crépuscules d'hiver
le terme des voyages et les nouveaux départs
et dans un même souffle les idoles séquestrées
et les fruits de jouvence

dire tes rêves éveillés et leurs accomplissements subtils
la chute des étoiles dans les cieux du mois d'août
les villes bourdonnantes et les villages songeurs
les haies et le gibier les halliers et les baies
et surtout et partout
tout ce qu'il faudra dire

Perspective équestre

Chevaux de l'automne — dans les prairies paissant —
promenant leurs robes baies ou isabelle sous les frênes et les
ormes, à travers le rouge flamboyant des feuillages ou sanglant
des baies.

Galopant, hennissant sous tes yeux, en même temps que
dans ta mémoire, à la pointe du jour ou de la nuit, entre deux
étangs de brouillard: gracieux et distants, comme dans un rêve
qui se défait.

A peine saisissables, à vrai dire, à peine croyables et
supportables, dans leur témérité, dans leur souveraine et
orgueilleuse élégance de seigneurs des steppes et des landes —
enfin libérés!

Chavirant bientôt, en toi, entre deux illusions de lumière
et d'ombre.

Drapés, pour toujours, dans leur solitude chevaline.

Légers, comme des funambules.

Irréels.

(Mais, tout compte fait, les as-tu jamais vus, toi qui portes
ces grosses bottes lourdes de boue et, en bandoulière, sur ton
dos, cette ridicule carabine tueuse de cailles et de perdreaux?)

Jour blanc

Vacillent en d'étranges soubresauts les lointains sous les à-coups clignotants de la lumière.

Pas un bruit dans les arbres aux feuilles vert-de-gris, pas un volet qui tape. Mais, dans les fenêtres de la bastide, comme un reflet métallique — dur — tranchant — venu on ne sait d'où... et qui se retrouve, répercuté au centuple, dans les méandres de la rivière tournant au fond de la vallée entre les files sagement alignées des peupliers.

C'est un jour, en somme, de meurtrière transparence. Comme renversé, sous le charroi des lourds nuages irisés. Un jour tavelé d'ivoire et de faux-voire, un jour frappé de nacre et d'argent. Redoutable et doux à la fois, comme la pointe d'un poignard sous le doigt.

Les rues elles-mêmes sont comme vitrifiées, se dessinent en porte à faux dans les prunelles voilées d'ombre: pavés-écailles qui se muent en reptiles — femmes-boas se mirant bizarrement dans les vitrines — aléas ailés du Tout et du Rien à partir de quoi toutes les escapades deviennent possibles, en ces instants de défoliante, d'irritante incertitude où tout dépend d'un coup de dés dans la taverne du coin ou d'un brusque coup de vent dans les tilleuls de la place.

L'autre vie

Autre ville. Autres gens. Autre vie.

Larguées toutes les amarres, jetés par-dessus bord les tristes faux-fuyants.

Ce serait un matin pas comme les autres, un jour d'insoutenable bonheur. Claires les vitres du destin, les nuages argentés comme autant d'aéronefs délivrés de leur pesanteur. Ailleurs. Dans d'autres rues, d'autres maisons. Tu marcherais sous les platanes, tout à la joie retrouvée : un homme neuf, oublieux des occasions perdues, des années gâchées en d'inutiles outrances — longeant longuement les murs crevassés par le vent, les vieux palais croulant d'or et de cuivre. Immobile soudain, dans cet air dur et pur, sonnant comme un cliron, claquant comme un drapeau, dans sa limpidité tranchante. Été comme hiver. Toi-même. Cependant que chaque soir, sur le coup de cinq heures, le grand paquebot blanc s'ébranlerait vers d'autres archipels.

Terrasse sur la mer

Crépuscule cendré, saupoudré de lilas et de rose.

Tous les soirs, à la même heure, te happe, au-delà du portique et des six marches d'escalier gravies, le vide immense et figé de ces quelques mètres carrés baignant dans leur intemporalité magique — amarrés puissamment au silence complice de l'église :

... culminant, oui, étrangement culminant dans le cri retenu, dans ce bouquet poignant et gigantesque — en son isolement de pierre — de la vasque aux contours incertains où ne viennent plus depuis longtemps tremper leurs ailes pigeons et palombes (mais flottent encore tout là-haut, en flocons épars, leurs plumes disloquées dans les nuages à la dérive).

Terrifiante et douce plate-forme où vient s'ancrer — provisoirement — dans l'ombre qui s'épaissit ta recherche de toi-même...

Espace clos, au-delà même de la prière...

Terrasse diaphane de nuit et de rêve, s'illuminant timidement sous l'étoile du berger...

Débris de planète abritant — toutes lumières éteintes et toutes voix à jamais étouffées — les secrets de l'Impossible. Décrispante FIN DU VOYAGE!

Alors que, trente pieds plus bas, les orgues de la mer continuent de jouer impassiblement leur rhapsodie éternelle.

Trompe-l'œil

Arbres, comme des balais.

Ballets d'arbres, dans les champs, ou — si légers — répercutés dans l'eau fuyante... Réseaux, longs réseaux enchevêtrés des routes où avancent, minuscules jouets du sort, des véhicules automobiles, comme autant de gouttes pénétrant avec une précision de métronome dans tes veines par ce tuyau de plastique.

Artères largement ouvertes à toutes les circulations, écheveaux, machiavéliques écheveaux de filtres et de canules, mobiles métalliques agités par un vent imperceptible dans des salles solitaires, haies dorées de miroirs où ton visage multiplié te croise de toutes parts, enfilades d'allées noyées de brume, appelant à cor et à cri les chevauchées fantastiques.

Mais, toujours à nouveau (revenant à toi), ton regard se fige sur cet autre réseau tendrement filigrané de veines et de veinules qui saillent à la saignée de ton bras ou sur le dos de ta main. Image obsédante de poignets tailladés, de chairs cisaillées. Pouls qui bat, qui bat, qui bat — en trompe-la-mort. Bien parti, semble-t-il, pour battre de toute éternité : balises de vie chaude et poisseuse, comme ton sang, comme ton sperme.

Battant ta mesure d'homme.